

sape de nouveau les fondements d'une culture partagée.

En dépit de ces critiques, liées à une démarche trop fragmentaire dont les avancées tendent à se contredire en l'absence d'une reprise globale qui les mettrait en perspective les unes par rapport

aux autres, cet ouvrage est précieux, car il offre à un domaine peu étudié une ethnographie riche, aux analyses et interprétations novatrices et donc stimulantes.

Delphine Ortis

Éléonore Armanet

Le Ferment et la grâce. Une ethnographie du sacré chez les Druzes d'Israël

Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2011

364 p., bibl., ill, fig., ill., carte (« Les anthropologiques »).

L'OUVRAGE d'Éléonore Armanet est une contribution de très grande qualité à l'ethnologie du monde druze, un livre érudit et plein de saveurs.

C'est par la dialectique du voilement et du dévoilement que l'univers druze s'ouvre au lecteur ; l'auteure nous y conduit pas à pas, de la banalité itérative du quotidien au symbolisme d'un monde. La tâche est ambitieuse et menée avec brio.

Le Ferment et la grâce fait suite à une enquête de terrain conduite durant plus de deux années, au sein du village druze d'Al-Buqay'a, au nord d'Israël. Soulignons la parfaite connaissance de la langue et les traductions nombreuses qui émaillent le texte¹.

Le long prologue introduit la démarche et fait état des connaissances livresques contemporaines sur les Druzes, en soulignant l'orientation choisie, celle d'une anthropologie endogène et sensible faisant place à une ethnographie riche et, naturellement, dans la longue durée.

Le livre est enrichi d'interrogations qui permettent à l'auteure, avec beaucoup d'élégance, de critiquer les lectures exogènes plus classiques. Ainsi lit-on : « Est-ce parce qu'ils se situent dans une filiation avec la mystique islamique que les Druzes privilégient à ce point l'expérience sensorielle, au détriment du dogme et de son observance ? » (p. 30). Le discours anthropologique dominant

insiste sur l'appétence à une anthropologie réflexive. En interrogeant des expressions de la culture druze, comme celle de « l'intelligence du dedans », l'anthropologue parvient à nous faire comprendre cet univers où prévalent la survalorisation de la mère et une appréhension corporelle du monde.

Éléonore Armanet présente la communauté druze et quelques-unes de ses spécificités dans l'univers de la religion musulmane : l'impossibilité de toute apostasie (l'âme étant immuablement druze, point de prosélytisme du fait même de la limitation des adeptes), la non-reconnaissance du Coran (la doctrine unitaire est consignée dans le *Livre de la Sagesse*), la question du mariage car « l'alliance druze est fondée sur "l'égalité" (*tasâwî*) des conjoints, "le contentement mutuel" (*ridâ*) et la "soumission" (*taslîm*) réciproque » (p. 45), et enfin, la croyance en la réincarnation des âmes au sein du seul collectif. Les musulmans estiment la doctrine druze comme une hérésie, les Druzes s'affirment au contraire comme les « musulmans véritables » (*id.*).

1. Peut-être trop, non du point de vue linguistique et anthropologique, car cela s'avère nécessaire et indispensable, mais pour le lecteur non arabo-phonie, cela rend parfois la lecture un peu rude.

Ce sont ensuite trois thématiques qui scindent l'ouvrage : le pain, le corps féminin et le Livre.

Le premier chapitre porte un titre éloquent, à la mesure de l'ouvrage tout entier : « Itinéraire d'une "co-naissance" : un terrain anthropologique en monde druze ». Le lecteur est plongé dans un univers grâce aux qualités de l'écriture, à la finesse des descriptions et aux longues citations du carnet de bord de l'ethnologue attentive. Mais c'est aussi à des interrogations méthodologiques majeures que nous conduit Éléonore Armanet : quelle place véritable pour l'ethnologue ? Comment dire sans trahir ? Inclusion totale ou exclusion sans appel ? L'auteure, « enveloppée par la communauté druze », décrit fort bien son adoption progressive et son intégration.

La confection du pain, cette pratique identitaire « à travers laquelle le groupe figure sa présence au monde et se positionne face au "hors-groupe" » (p. 130) est significative de l'entre-soi. Faire le pain, c'est faire croître la vie, écrit l'auteure. La comparaison entre le pain et l'enfantement se révèle dans les métaphores, les techniques (le pliage est aussi emmaillotage), mais aussi très concrètement dans la culture matérielle qui en accompagne la confection.

« La matrice est "le pétrin" (*ajjâne*) qui brasse et modèle la pâte levant en son creux. Pour éclore et mûrir, cette vie réclame d'être sans cesse mise au secret, retenue et celée dans la succession des jours » (p. 148). La panification est ainsi liée à l'enfantement et aux rituels de premiers soins du nourrisson.

Les Druzes protègent le corps féminin dans le vêtement, le silence et la pudeur. L'auteure revient sur les concepts viricentré et arbitraire de l'honneur tels que nombre d'écrits l'évoquent à propos des sociétés méditerranéennes. Ces analyses « rangent de fait dans le domaine de la morale sociale ce qui, en Méditerranée, relève d'une compréhension radicalement corpocentrée du monde : les rapports sociaux de sexes (*gender relations*). Par la suite, la matrifocalité fondamentale de ces cultures qui, sur des modes variés, célèbrent la mère comme

source génésique du corps familial, collectif et cosmologique semble ignorée » (p. 162). Comment mieux souligner les prérequis tenaces d'une littérature aveuglée par ses propres manières de voir et d'appréhender le monde ? La cosmologie du groupe est matricentrée et l'importance accordée à la pureté féminine aurait pour pendant l'angoisse de l'ouverture au monde du dehors pour cette société. Les hommes de religion sont enclins à une radicalisation de la maîtrise du corps féminin, associée à la pérennité de la confession druze.

Éléonore Armanet décrit les pratiques féminines, l'habillement, l'attitude, les comportements, l'humilité nécessaire et ontologique, l'être au monde druze, en somme. L'artifice n'a pas sa place, point de maquillage ou de fard d'aucune sorte, de bagues ou de boucles d'oreilles, sévèrement décriées. L'interdiction de la conduite automobile pour les femmes a été promulguée il y a plus de trente ans. C'est parce qu'une femme pourrait dévoiler son intimité physique à des non-Druzes, en cas de pannes ou d'accidents. Aussi le collectif condamne-t-il les sorties en voiture, tout comme les voyages seule hors du village : « Bien loin de nos cultures occidentales où l'ouverture à autrui et la multiplicité des contacts sont signes de prestige, la culture druze pose en nécessité la retenue recueillie des femmes, invitant les hommes à la seule réserve » (p. 201).

S'ouvre le chapitre du mariage ; l'auteure y expose la pensée druze de l'alliance. Le mariage est un devoir, ce sont les femmes qui « contiennent le sang des hommes » et en assurent donc la continuité. L'alliance endogamique seule permet la transmigration des âmes, puisque l'on est druze d'âme et de sang. L'auteure décrit ensuite les étapes du mariage et ses rituels, comme le rituel du « nœud », qui instaure la conjugalité, parfois plusieurs années avant les noces. Les propos et les comparaisons des Druzes eux-mêmes sont analysés avec finesse par l'auteure, qui nous révèle un peu plus à chaque page, cette culture méconnue. Ainsi, par exemple, le départ de la jeune

mariée : « Le départ de l'âme hors du corps physique et celui de la jeune fille hors de l'enveloppe domestique sont désignés sous le même vocable – *tala'*. Et ils sont perçus de manière analogue : "rien n'est plus douloureux" (*fish as'ab minha*) que "l'exil de l'âme" (*tal'et er-rûh*) et "l'exil d'une fille" (*tal'et al-bint*), tant la puissance des attachements est grande » (pp. 248-249).

Le jour des épousailles transfigure le village et son « paysage sensoriel ». Le mariage est primordial dans la perpétuation du groupe, comme ailleurs, mais il témoigne aussi du lien avec l'alliance du groupe avec Allah. Prendre épouse et prendre religion deviennent des démarches semblables pour les Druzes. La communauté est extrêmement soudée, la solidarité et la réciprocité sont renforcées par la croyance en la réincarnation des âmes. L'analyse détaillée de la table des noces est remarquable, l'univers sensoriel pourtant si difficile à écrire parvient aux lecteurs.

Le Livre saint est tenu secret : nul non-Druze n'en a connaissance. Il ne doit pas être vu, ni touché par un étranger au groupe. Il n'est ouvert que dans l'espace des maisons. En effet, « le Livre saint des Druzes n'est pas un docte message théolo-

gique : il revêt bien plutôt les traits d'une théophanie sensorielle » (p. 289). L'auteure va contourner l'absence de savoir par l'examen des non-dits du faire qui entourent sa manipulation matérielle. Ainsi, « l'Ouvrage est bercé à la façon d'un petit enfant contre le sein (*a-s-sidar*) des femmes endeuillées » (p. 301).

En définitive, ce n'est pas tant le secret qui est important, mais bien plutôt le caractère incommunicable de son contenu, à la manière des sociétés secrètes où le secret sert bien plus à créer une communauté qu'à dissimuler un mystère. Le Livre est protégé, enveloppé à l'image des Druzes et de leur communauté.

L'ouvrage s'achève sur un épilogue surprenant, empruntant au reste du livre sa délicatesse et son attention aux autres.

L'auteure apporte une pierre centrale à l'édifice encore largement méconnu du monde druze. *Le Ferment et la grâce* va aussi enthousiasmer les déçus d'une anthropologie désincarnée qui peine aujourd'hui à retrouver le chemin d'une ethnographie sur la longue durée.

Marie-Luce Gélard

Anna Bigelow

Sharing the Sacred. Practicing Pluralism in Muslim North India

Oxford-New York, Oxford University Press, 2010, 314 p., bibl., index, ill., cartes.

POURQUOI certains lieux restent-ils paisibles tandis que d'autres s'embrasent sous l'effet du communalisme ? C'est à cette question que Anna Bigelow tente de répondre, apportant ainsi sa contribution à la connaissance de l'islam indien. En dépit d'un titre éclairant mal son propos, celle-ci porte sur l'émergence des conflits, leur résolution et le communalisme. Peu d'attention est portée en définitive à la notion de sacré. Elle n'est d'ailleurs certainement pas la plus

pertinente pour appréhender ce lieu toujours complexe qui constitue la toile de fond de cet ouvrage : le « sanctuaire » (*dargāh*) d'un saint musulman fréquenté, ici, simultanément par des sikhs, des hindous et des musulmans. Son étude démontrera que ce n'est pas le sacré que les habitants de Malerkotla partagent, mais une solide volonté de vivre ensemble en paix.

Pour répondre à cette question liminaire, l'auteure s'appuie judicieusement sur un